

La vérité libère, mais non sans douleur

Peter Bisson, s.j.

Numéro 806, janvier–février 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bisson, P. (2020). La vérité libère, mais non sans douleur. *Relations*, (806), 41–41.

La vérité libère, mais non sans douleur

Peter Bisson, s.j.*

L'auteur, jésuite, assistant de la Province jésuite du Canada sur les relations avec les Autochtones, est engagé depuis plusieurs années dans la réconciliation entre les Jésuites et les nations autochtones du Canada

Le monde de la réconciliation avec les peuples autochtones – comme celui de toute forme de réconciliation – en est un où l'Esprit de Dieu travaille activement et invite constamment à la coopération. On y découvre le partenariat avec les peuples autochtones dans un projet spirituel dans lequel le monde naturel n'est pas qu'une ressource à exploiter égoïstement, mais un don à recevoir, à échanger et à mettre en œuvre avec gratitude et respect, dans le cadre duquel nous apprenons ensemble à partager une maison commune.

C'est le beau côté du portrait : vivre dans une relation respectueuse et réciproque avec autrui. Mais cela est exigeant. Comme toute relation entre partenaires qui se respectent mutuellement, celle-ci exige une attention et un approfondissement constants, une écoute sans jugement, une vérité au cœur du *dire*, une humilité et une capacité d'auto-évaluation. Dans le cas des non-Indigènes et colonisateurs au Canada – c'est-à-dire des personnes qui ont bénéficié et continuent de bénéficier de la colonisation –, la participation au processus de réconciliation est encore plus exigeante, voire souffrante. Car si la vérité vous libère, elle commencera par vous dépouiller.

J'aimerais partager avec vous l'histoire de l'amorce de ce passage qui mena les Jésuites vers et à travers cette vérité libératrice et transformatrice dont nous avons besoin pour reconnaître les dons offerts dans le monde de la réconciliation.

Le 31 mai 2012, premier jour d'une assemblée de la Commission de vérité et réconciliation à Toronto, fut mon premier jour en tant que « provincial » – ou chef des Jésuites – du Canada anglais. On m'avait dit que très peu de représentants de l'Église catholique seraient présents, d'où l'importance pour moi d'y participer. Il s'agissait de démontrer la solidarité de l'Église avec les survivants et les survivantes des pensionnats autochtones. Sur les conseils de certains, sans vraiment y réfléchir, j'y allai en portant le col romain.

Les Autochtones me dévisageaient, hésitants et craintifs. Ainsi vêtu, loin de représenter un symbole de paix et de solidarité, je déclenchais des souvenirs traumatisants d'agressions physiques, d'abus sexuels, de perte d'identité. Je personnifiais les pensionnats indiens et les liens sombres entre évangélisation et colonisation. Je retirai aussitôt mon accoutrement, même s'il restait évident que j'étais un prêtre.

Je ressentais honte et vulnérabilité. J'aurais voulu disparaître, dissimuler mes liens avec d'autres membres de l'Église. Surmontant ce désir, j'ai essayé de me mêler aux survivants et aux autres participants autochtones, sans vraiment y parvenir. J'étais « l'étranger », « l'autre ».

C'est alors que j'ai saisi l'importance, en tant que membre de l'Église, d'expérimenter la culpabilité, la honte, le chagrin et la responsabilité inhérente à la douleur que nous, en tant qu'institution, avons contribué à causer. Et de ne pas fuir ces

sensations, et leur sens profond. La culpabilité, la honte, la peine et la responsabilité constituaient les éléments primordiaux d'une vérité qui ne pourrait m'habiter qu'en les ressentant pleinement, émotionnellement et charnellement. Cette démarche était particulièrement difficile pour moi, en tant qu'homme d'Église. J'aime me considérer comme une personne « gentille », « généreuse » et « bonne », et j'aime que les autres me perçoivent ainsi. J'aime être utile et recevoir en retour de la gratitude. Ce n'était donc pas facile d'entrer dans cette démarche douloureuse qui dépouille. Mais je sentais qu'il me fallait y entrer plus à fond encore.

Au cours de la rencontre, je remarquai que malgré le malaise qu'on semblait entretenir à mon égard, personne n'était grossier, insultant ou condescendant. Au contraire, beaucoup étaient polis et respectueux. Certains ont même tenté de me faire sentir que j'étais le bienvenu. Symbole de souvenirs traumatisants et d'oppressions, voilà que j'étais accueilli par des victimes de ces mêmes traumatismes et oppressions. J'ai craqué.

J'ai saisi l'importance, en tant que membre de l'Église, d'expérimenter la culpabilité, la honte, le chagrin et la responsabilité inhérente à la douleur que nous, en tant qu'institution, avons contribué à causer.

Cette histoire est une parmi tant d'autres qui parsèment le cheminement de la communauté jésuite vers la réconciliation avec les Premiers Peuples du Canada. Certaines sont plus dramatiques que d'autres, mais toutes ont la même structure : écouter, sans jugement, la vérité que les peuples autochtones ont à nous dire sur la façon dont ils ont vécu leur relation avec « nous » ; puis, se faire le porte-voix de cette vérité. C'est là la voie vers de nouvelles et meilleures relations. Mais ce cheminement, nous ne l'avons pas fait seuls. Les peuples autochtones eux-mêmes, par ces familles que nous connaissions depuis des générations, ont été un soutien précieux. Les Autochtones catholiques ne nous ont pas demandé de quitter leurs communautés où nous travaillons. Et malgré la honte que nous ressentons par rapport aux aspects obscurs de notre passé, nous sommes restés. Après avoir entendu et accepté la vérité sur la façon dont les peuples indigènes nous ont subis et en avoir témoigné, nous avons pu accueillir la manifestation d'un nouveau monde : un monde de partenariat où – comme l'a écrit un jour la poète Elizabeth Barrett Browning – « la terre est pleine du ciel, et chaque buisson de la route est embrasé de la présence de Dieu ». Cependant, avant de pouvoir le reconnaître, il nous a fallu apprendre à le voir, pleinement. 🍷

* Traduit de l'anglais par Christophe Genois-Lefrançois.